

10 centimes

10 centimes

Sabordage et Sabotage

Les discussions avec l'Allemagne sur l'indemnité qu'elle doit aux Alliés pour la destruction de sa flotte de guerre...

Littérature nous définit ainsi le verbe saborder : « Percer dans la carène d'un bâtiment au-dessous de la flottaison... »

Les premiers hommes qui parlèrent de sabotage furent naturellement les marins. Ayant fait couler un bateau en y perçant des trous qu'ils appelaient sabords par analogie avec les ouvertures par lesquelles passaient les bouches des canons...

Ceux qui avaient entendu prononcer sabotage pour exprimer une action destructive firent en prononçant le mot un « cur ».

Sabotage, dans la prononciation de ceux qui ignoraient les choses de la mer, devint sabotage. Voyant un ouvrier faire mal son ouvrage, le contremaître ou un de ses camarades lui dit : « Tu sabotes ».

De ces allérations que la prononciation apporte dans les mots et de ce transport du sens d'un mot à un autre mot, on pourrait citer beaucoup d'exemples. Les plus connus sont ceux de « ridicule », « petit sac », « on a fait « ridicule », et de « prestol » dont on a fait « pistolet ».

Le Club arabe de Damas La France s'organise... SÈME LA TERREUR parmi 300.000 habitants

Damas, décembre. Il n'y a pas que Pétrograd et Moscou qui connaissent la terreur froide, il y a Damas. Damas est la capitale de l'Émir Fayçal.

Nous venons d'y passer cinq jours. Damas rappelle Fez avant les massacres. C'est la ville de l'angoisse. C'est la ville intellectuelle des musulmans, du moins l'étaient-ils à cet honneur.

Qu'est ce Club arabe qui tient la ville dans sa main, prêt à l'étrangler ? C'est quatre hommes, quarante universitaires illuminés.

Que veulent-ils ? La domination arabe. Mais avant tout, ils veulent régner, eux, les quarante. Ce sont les « Jeunes Arabes », comme naguère à Constantinople il y eut les Jeunes-Turcs.

Damas est divisée en quarante-huit quartiers. Chaque quartier a son chef, son moukhtar. Il comparait tous les matins devant le délégué du Club. On lui distribue la besogne du jour.

Le sort de sabot n'est pas aussi lamentable que celui de Troie. Mais ce mot qui représente un objet honnête et paisible n'a pourtant pas à se louer d'avoir donné naissance à un vocabulaire qui renferme une idée si étrangère à celle qu'il exprime lui-même.

La Politique russe de l'Angleterre

M. O'GRADY RETOURNE A COPENHAGUE

Londres, 2 janvier. — M. O'Grady, délégué britannique à la conférence de Copenhague, repartira samedi rejoindre M. Litvinoff, délégué des Soviets, qui est déjà revenu dans cette ville.

M. O'Grady a exposé le détail de ses conversations avec M. Litvinoff dans un long rapport, qui a été remis à Lord Curzon, lequel l'a déjà soumis à l'examen du cabinet. Ce rapport ne traitait pas seulement de l'échange des prisonniers de guerre, question pour laquelle M. O'Grady fut primitivement et uniquement envoyé à Copenhague.

D'un autre côté, il semble que la décision du gouvernement de refuser des passeports pour la Russie à la délégation du Congrès des Trade-Union, chargée d'enquêter sur la situation économique de la Russie des Soviets, ne soit pas définitive.

PAUL ADAM EST MORT

Paris, 2 janvier. — M. Paul Adam est décédé, hier soir, d'une grippe infectieuse, à l'âge de 58 ans.

Son premier livre, Chair Molle, avait été écrit sous l'influence des réalistes ; mais, dans les ouvrages qui suivirent, tels que Le Balcon, d'Éthère, les Lettres de Malaisie, Balade d'Éthère, les Lettres de Malaisie, les diverses influences qui tourmentèrent les esprits de 1897 à 1900. Vers cette date, Paul Adam écrivit une série de romans sur l'histoire d'une famille française après les années révolutionnaires.



Adam écrivit une série de romans sur l'histoire d'une famille française après les années révolutionnaires. Sous l'empire, L'Enfant d'Australie, La Ruse, Le Soleil d'Inde et La Force. Avec Héroucourt, son principal héros, ces ouvrages restèrent l'œuvre majeure de Paul Adam.

LE SORT DE CONSTANTINOPE

Londres, 2 janvier. — On annonce que la question turque est sur le point d'être réglée. La solution qui prévaudrait pour le sort de Constantinople serait la suivante : la ville et les détroits seraient internationalisés conjointement avec autorité prédominante.

DEUX AVIATEURS FRANÇAIS VONT TENTER PARIS-SAIGON

Paris, 2 janvier. — Deux aviateurs civils, Drouhin et Desnoyelles, vont partir pour Saïgon, Drouhin a très soigneusement, depuis de longs mois, fait de minutieuses préparatifs.

Le programme de la journée est chargé, mais la promesse ne manque pas d'agrément. Le ciel, débarrassé des nuages noirs qui ont crevé durant la nuit, est propre ce matin et le soleil, qui bouillait hier, veut bien sourire aujourd'hui.

LES VISITES COMMENCENT

On gagne Fréjus, où, à l'entrée du village, M. Rambaud, maire, souhaite la bienvenue ; le cortège s'arrête quelques instants à Lamotte et l'on atteint Le Muy, où M. Rienes, maire, présente au Président du Conseil quelques vieux survivants du Cercle de l'Alliance républicaine.

LA RÉCEPTION A FRÉJUS

Là, c'est la grande réception ; elle n'en est pas moins empreinte de ce caractère populaire que M. Clemenceau a voulu donner à sa tournée d'adieu à ses amis politiques du Var. On jette des fleurs sur le passage du président ; la musique joue la Marseillaise ;

Les Armateurs de France élèvent une protestation

Paris, 2 janvier. — Le Comité des armateurs de France adresse à M. Pierre Dupuy la lettre suivante, signée de son président, M. Denis Pérouse :

« Suivant une dépêche de Washington, le président Wilson a donné l'ordre de restituer à la Grande-Bretagne les sept paquebots allemands qui avaient été prêtés aux États-Unis, après l'armistice. Ces navires portèrent les noms suivants : Prinz-Friedrich-Wilhelm, 11,652 tonneaux ; Kaiserin-Augusta-Victoria, 34,200 tonneaux ; 14,508 tonneaux ; Zeppelin, 14,167 tonneaux ; Pretoria, 13,284 tonneaux, et Graf-Waldersee, 13,192 tonneaux. Ces navires avaient été attribués à la Grande-Bretagne par la Conférence de paix, ainsi que l'Imperator, qui actuellement figure dans une ligne anglaise.

« Je ne puis laisser passer cette information sans vous faire part de l'impression de malaise qu'elle évoque parmi mes collègues. Dois-je vous rappeler que la marine marchande française a perdu, pour la seule catégorie des paquebots, 230 000 tonneaux, sur l'ensemble de nos pertes, lesquelles dépassent 925,000 tonneaux ? Notre flotte de paquebots a été amoindrie dans des proportions qui, pour chaque ligne de navigation, vous l'avez vous-même exposé en détail à la tribune de la Chambre — sont considérables. Aucune réclamation n'a pu être opérée en tonnage de paquebots pendant la guerre, cette catégorie de navires ne se trouvant pas sur le marché et nos chantiers n'ayant pu achever les unités en construction, en raison de ce fait qu'ils consacraient toute leur activité aux fabrications de guerre inoffensives.

« Il s'agit que notre flotte de paquebots soit tout à fait suffisante pour assurer les transports de passagers auxquels notre pavillon devrait faire face. L'attribution des paquebots prêtés au gouvernement des États-Unis, pour le transport de ses troupes, laisse sans ressources cette situation ; elle l'aggrave même, puisque elle donne à un pavillon allié les moyens de desservir des lignes sur lesquelles la pénurie de notre tonnage nous interdit de nous réinstaurer.

« J'ai tenu à vous signaler de nouveaux faits. Je ne puis pas de vue que l'agitation d'une attribution de paquebots n'influe pas sur la propriété définitive des bâtiments en cause, mais le gouvernement français devra faire d'autant plus preuve de vigilance et d'énergie, au moment du partage définitif de la flotte de commerce allemande, que le pavillon de nos paquebots et celles de récupération auxquelles ses droits et celles de la nation lui donnent droit.

LE MAÎTRE DU SILENCE

LE SECRET DE KOU-KOU-NOOR

Ce fut un coup douloureux pour l'enfant, qui n'avait jamais quitté sa mère et son aïeul. Mais elle supplia en vain Agnès de la garder auprès d'elle.

« Dites, grand-père ?... Dites, vous ne voulez pas que votre petite aïeule en pension à Fribourg, comme le veut M. Belvère ? »

« C'est curieux, papa n'a pas eu l'air content, quand je lui ai appris nos fiançailles... Et il a fait « non » avec ses paupières, lorsque je lui ai dit : « Tu es raisonnable, n'est-ce pas, d'accepter la demande de notre ami, si bon, si dévoué toujours ? »

« Aussitôt Belvère trouva une explication à cette attitude. Il ne fallait voir, là, déclarait-il, qu'un caprice d'homme malade, une crainte égoïste du père craignant d'être à nouveau privé des soins et de la présence de sa fille, fiancée au près de lui par son veuvage... »

« De fait, Belvère, qui, étant donné le but poursuivi par lui, avait besoin d'être sympathique à don Luciano, se montra « un véritable fils », comme le disait Agnès. L'infirmité fut emmenée en France et installée dans la maison que le pseudo-romancier venait d'acheter près de Versailles, aux environs de Trappes. Là, sa fille, aidée par la demoiselle de compagnie autrichienne, Dominica Hausler, et Béatrice, la servante, pouvait, en toute liberté, s'occuper de le soigner, de le distraire. Marcel Belvère n'était pas un mari jaloux, égoïste, comme le défunt Fervalles... »

« Etant donné les sentiments réciproques du beau-père et de la belle-fille, — car Orietta

avait fort bien aperçue qu'il la détestait, — celle-ci avait donc quelque motif de se défendre. Elle ne présenterait pas quelque difficulté.

« Elle le craignait d'autant plus que sa finesse d'esprit, sa perspicacité, intelligente et sensible, avait, depuis longtemps, remarqué, avec une peine secrète, la faiblesse, la pusillanimité de sa mère à l'égard de Belvère.

« Ou, elle savait qu'Agnès tremblait devant lui et qu'elle ne trouverait aucun soutien près de cette femme craintive, que son mari avait placée à la servitude, et qui n'osait même lui demander, quand il quittait le logis pour une absence :

« Où vas-tu ?... Reviendras-tu bientôt ? Quant au pauvre aïeul, il ne pouvait être crédule don Luciano, agnès et sa fille, ayant fait venir chez eux, dans une petite chambre, un jeune homme qui se disait un grand parti de la fortune de son beau-père et celle qu'Orietta tenait de son père. Les deux femmes, à son administration par la trop confiante Agnès. En outre, le dit Belvère devenait aussitôt, en cette jeune fille, une volonté qui ne se laisserait pas facilement ébranlée ; — surtout en faveur d'un candidat présenté par son beau-père. Aussi prévoyait-il des difficultés, des luttes qui pouvaient être dangereuses pour lui, et, en tout cas, seraient fort désagréables.

« Tant pis pour elle si elle me résiste, songeait-il. De façon ou d'autre, il faudra que l'enfant aie raison. »

« Toutefois, il se montra d'apercévoir de sa belle-fille, sans paraître l'apercevoir de sa froideur... Le voyage sembla long à Orietta, en tête à tête avec lui. Elle accueillait avec un remerciement contraint ses attentions paternelles, et, aussitôt qu'elle le pouvait, détournait son regard de ce visage un peu fêlé, où les yeux conservaient leur douceur caressante, mais aussi, comme ailleurs, étaient traversés de inquiétantes lueurs. Jamais, ils n'avaient eu de pouvoir sur Orietta enfant. Elle les détectait.

« Orietta riposta avec un sourire : — Maman, voulez-vous donc me rendre va niteuse !... Mais dites-moi vite comment va mon cher grand-père

(La suite à demain).

LE MAÎTRE DU SILENCE

M. DELLY